

**LE
CANTON DE VAUD,**

SA VIE ET SON HISTOIRE.

PAR

J. OLIVIER.

TOME PREMIER.

**LAUSANNE ,
LIBRAIRIE DE MARC DUCLOUX.**

—
1837.

Sous ces remaniements s'est-il conservé quelque chose des premiers chants populaires ? Dans mon opinion, les sujets de ces petits poèmes, comme ils n'ont cessé de puiser dans la vie générale, commune, et non point dans une de ses exceptions choisies, quoique toujours retravaillés sont toujours restés primitifs ; les rédactions connues sont assez récentes ; mais les formes employées par elles ont conservé un caractère antique : le fil change de couleur à mesure qu'il se déroule, mais il n'a pas été rompu. Deux particularités, aujourd'hui bien connues, distinguent le rythme des diverses compositions épiques du moyen-âge, qui sont pour l'Europe romane ce qui lui reste de sa poésie primitive : 1° la répétition de la même rime et sa prolongation jusqu'à ce que l'idée ou le fait particulier qui l'avaient pour ainsi dire mise en scène, soient achevés et cèdent la place à d'autres. On voit

ainsi des morceaux de cinquante et de cent vers qui se répondent tous sur la même rime, sans doute très-flexible pour qu'elle puisse s'étendre aussi loin. Or c'est là précisément la versification favorite de nos anciennes chansons populaires : seulement elles entremêlent, pour le chant, cette rime constante, soit d'un refrain, soit d'un vers féminin isolé qui ne rime jamais ¹. Les dix-neuf couplets du plus célèbre de nos Ranz-des-vaches se terminent tous par la finale *á*. 2^o Le mètre de huit syllabes employé comme vers épique à rimes qui se suivent de deux en deux. L'ancienne poésie française a su tirer un grand charme de ce mètre facile, souple et coulant. Devenue classique et moins naïve, elle l'oublia. Elle essaie de le reprendre aujourd'hui ². Notre poésie populaire l'a gardé, pour s'en servir dans les sujets qui ont plus particulièrement quelque chose de narratif et de malicieusement jaseur. Il est au reste susceptible de s'élever à des chants plus fermes et plus fiers. Je n'ai pas besoin de dire ce que ces formes

¹ Et peut-être cette méthode jetterait-elle quelque jour sur la question mal résolue de savoir comment se chantaient ces tirades monorimes des poésies épiques du moyen-âge. Voy. Journal des Savants, Mars 1831, et Fauriel, III^e Leçon sur l'Épopée chevaleresque.

² Voyez le Poème de Napoléon, par Edgar Quinet.

ont en elles-mêmes de grâce et d'originalité, ni combien elles sont en harmonie avec la simplicité primitive conservée par notre romand : je dois ajouter seulement, comme un trait prononcé de leur ressemblance de nature avec cette langue, qu'elles affectionnent beaucoup plus les vers masculins, les rimes pleines, que les féminins. Ces derniers n'y sont que l'élément souple et flottant d'une cadence fortement entrelacée.

Toutes ces poésies étaient chantées, et plusieurs mêmes se dansaient : on les appelait alors des *rionds* ; *riondâ*, c'était danser en chantant. Et le chant, les vers et la danse étaient organisés de manière à former deux chœurs qui se reprennent toujours une partie de l'air et des paroles en se répondant. De là, le nom de *co-raula* donné en plusieurs endroits à ces chants alternés, dont les strophes s'appellent *'na coblla*, comme chez les Provençaux. On les chante encore ainsi dans la partie occidentale de la Suisse romane ; on ne les danse plus que très-rarement¹. Naguère, aux clairs de lune d'été ils entraînaient, mêlée dans la ronde, toute la population

¹ L'usage s'en est encore un peu conservé à Estavayer.

plébéienne et patricienne de l'endroit¹. Les chansons se répondaient de village en village au milieu de l'écouteur silence ; et la mère de famille , assidue en sa maison, endormait son nouveau-né des souvenirs de sa jeunesse que lui rendait le chant lointain. On n'allait pas non plus, la bouche froide et close, à la conquête de la vendange ou de la moisson. Que pensons-nous maintenant de nos plaisirs guindés, de nos récréations pesantes ? Il n'y a plus que les petits enfants qui sachent encore *danser aux chansons* : aimables et frêles gardiens des joies naïves du passé !

Les plus gracieux de ces poèmes ont un caractère rustique, champêtre et doux ; la nature agricole ou pastorale² y est toujours présente, tantôt

¹ Chanson de ronde :

Allez vous-en, ceux qui regardent,
Ou bien venez danser.

² A-t-on bien assez dit quel chef-d'œuvre nous possédons dans le Ranz des *Armaillis des Colombettes* ? Comment quelque grand peintre ne s'est-il pas fait l'interprète de cette succession de scènes si variées, et si vivement marquées par les deux vers de chaque couplet, qui sont comme la légende d'un tableau invisiblement tracé au dessus ? D'abord, le lever matinal des pâtres frais et robustes, les humides roses de l'aurore, l'appel et le dénombrement des vaches ; — puis la fondrière et le torrent, la halte tumultueuse du troupeau, la grave consultation des bergers allant aux voix, et la sentence du plus vieux ; — l'arrivée du messager : le voilà qui

dans sa douceur joyeuse, tantôt dans sa dure réalité. C'est un jardin, des fleurs, et un air de printemps ; *le romarin, le jasmin et la rose aussi, l'oranger, la violette avec le ransignolet qui chante sur le rond du vert bois*. Mais souvent ces images de la nature semblent cacher un sens secret, que l'on serait honteux et fâché de découvrir : il y a dans plusieurs de ces chants quelque chose de sensuel en même temps que de fleuri. Mais ce qu'on y voit percer de toutes part, c'est le sentiment de la réalité, de ses difficultés et de ses moqueries. Peu de larmes mais un rire assez habituellement froid et en dessous ; une sorte de désenchantement sans souci ; la vie du cru. C'est la mal-épousée qui ne trouvera que la Pauvreté dans la maison de son époux ; mais elle aura du bon temps : ils n'ont rien à filer, elle ne veillera donc pas cette nuit ; ils n'ont point de pré, elle n'ira donc jamais faner ; ils regarderont manger les autres, et quand ceux-là riront, eux pleureront. Ailleurs, un mari

heurte à la porte, à la porte du curé ; — la conversation avec l'*habile* pasteur et sa lutte de malice entre lui et le beau berger goguenard, que la servante, jolie et *trop* courtoise, écoute et regarde à l'écart ; — le retour de Pierre et son résultat merveilleux ; la chaudière sur son lit de flammes ; ce moment dramatique où les vachers voient qu'elle est pleine et qu'ils n'ont pourtant pas encore trait la moitié du troupeau. Enfin, tous ces tableaux si neufs et si naïfs, si accentués et si simples, dominés par celui de la grande nature des montagns que ramène chaque refrain.

regrette de ne plus être *calet* ('garçon) ; il voit ses anciens camarades s'asseoir à l'ombre avec les jeunes filles qui lui crient à lui : Va vers ta femme ! celle-ci vient l'appeler ; rentré dans sa chambre, il entend pleurer ses enfants : voilà comment il s'amuse, lui ! enfin, *prenant le bon parti*, il se fait apporter une bouteille de vin, et *tout cela fut fini*. Cette acceptation de la réalité de la vie comprend celle de l'immoralité. Il s'en faut que l'amour soit toujours délicat dans ces chansons : assurément la naïveté populaire, le libre élan du cœur, la brusquerie de la passion l'y font parler quelquefois avec une vérité de tendresse qui saisit : le tour d'esprit badin lui donne aussi un naturel vif et gai ; ou bien ils doivent à une sorte de malice calculée, de raillerie sans pointe, qui est leur secret, l'effet profond d'une tristesse sans pleurs et d'un jeu sans sourire ¹. Mais souvent l'amour s'y montre grossièrement charnel : on l'y traite en plaisanterie, qui descend parfois dans l'entraînement d'une forte nature, jusqu'à la brutalité ². On chante moins,

¹ Voy. dans les Eclaircissemens du L. II, la chanson : *Hô-las, l'ami, en ai bèn vu lo temps*.

² Une pauvre fille avait donné rendez-vous à son ami, en lui promettant tout secret. Il est cependant aperçu : « Tu en as bien menti, lui reproche ce galant farouche qui la frappe au visage ; et tiens ! voilà pour t'apprendre à dire la vérité. »

sa douceur innocente qu'on ne raille ses déceptions ou ses larcins. Tel est le souvenir le plus habituel que le peuple ait conservé de ses amours, et pour se venger il en a fait retomber le crime sur les hautes classes dont il a dû tour-à-tour subir l'immoralité: les curés d'abord, puis les seigneurs et les hommes d'affaires, les avocats¹. Ce sentiment de la réalité se montre aussi dans les scènes même qui sont les sujets de ces chants: une coutume, un simple fait de tous les jours, l'occupation la plus vulgaire, les jeunes filles qui doivent bien « balayer la maison », travaux des prés, des champs et des montagnes, vendanges et moissons, alpages et fenaïsons, tout l'existence de notre peuple s'y trouve reproduite avec un à-propos, une vérité, une fidélité, qui n'est pas de la couleur locale, car c'est la nature même en chair et en os. Avec notre caractère et notre histoire qui se font peu remarquer, il nous est difficile à nous mêmes, dans une œuvre réfléchie, d'exprimer ce que nous sommes: nos anciens chants nationaux le font spontanément, pour ce qui regarde le peuple du moins: ils n'ont

¹ Le premier je rencontre,
Le fils d'un avocat,
-- Que portez-vous, la belle,
Dans ce panier au bras? — etc.

Dans le Ranz des vaches, c'est le curé qui est mis en scène.

pas besoin de nous l'analyser en tâtonnant, du premier coup ils vous le font voir. Non seulement ils sont, comme tous les chants populaires, le peuple en pensée et en esprit; mais ils sont le peuple en spectacle. Je ne crois pas que nul peuple, dans sa poésie, se soit reproduit plus exactement, plus réellement que celui-ci. C'est qu'il ne visait ni à l'effet grandiose, ni à l'effet pittoresque, ni même à l'effet d'esprit: il ne visait qu'à être lui tout bonnement. C'est que nul en vérité, et la chose est à la fois malheureuse et heureuse, ne songe moins à faire effet. Retiré sur lui-même il abhorre de se mettre en avant plus qu'il ne l'est, de se poser et de se hisser. Tout ce qui se dit autre que soi, fût-ce un gain, il le déteste, par paresse peut-être, mais de plus par bon sens. Et en même temps donc qu'il se *laisse être*, il voit admirablement bien ce que les autres voudraient être, et ce qu'ils ne sont pas. Il en reste froidement à lui-même, et il est impitoyable pour ceux qui veulent être plus. Il fait un retour sur sa pauvre vie, assez bonne, mais peu grande, et il la traite sans façon, sans étalage, avec une familière amitié. L'existence s'est déchargée un moment, mais l'air pèse encore; les choses sont loin, mais il faut s'attendre à les revoir: alors on les accueille avec un demi-sourire qui les bravera sans les vaincre; avec un regard détourné qui revient par derrière plutôt

qu'il ne se cache et s'enfuit. De là cette moquerie calme, patiente, et parfois rusée, dont nous avons déjà parlé. C'est une manière de prendre la vie avec une sorte de ricanement. Ce caractère se mêle à tous nos anciens chants populaires ; il est pour eux comme une espèce d'idéal au milieu de leur perpétuelle réalité : il constitue leur genre et leur type. La vie, émoussée, se rebouche contre ses froides nécessités ; mais elle a néanmoins ceci de bon, c'est qu'on en peut rire : elle est belle parce qu'elle vaut tant, et qu'elle sert à gloser.